Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1981)

Heft: 3

Buchbesprechung: Comptes rendus bibliographiques

Autor: Perrenoud, Marianne / Giddey, Ernest / Jaquier, Claire

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Guy de POURTALÈS: *Chaque mouche a son ombre*, Tome I, 1881-1919, Gallimard, Paris, 1980, 251 p.

Beau titre que Pourtalès emprunte à un passage des *Mémoires d'outre tombe*; il le relève une première fois dans son *Journal* en 1934, y songeant comme titre pour la *Pêche miraculeuse*, le reprend en conclusion du premier livre des mémoires ici présentés (p. 60) et une dernière fois à la fin du quatrième livre de la *Pêche*. Il marque bien ce qu'ont d'unique l'expérience, les souvenirs de chacun, même s'ils sont aussi dérisoires et éphémères qu'une mouche, voire que son ombre. Ce qui compte, c'est la trace laissée, les quelques «pattes de mouche» dessinées sur le papier par l'écrivain qui l'aide à mettre de l'ordre dans ses souvenirs, à en fixer le moment pour lui et pour autrui.

Une brève note de l'éditeur nous apprend que ce livre, qui nous amène à suivre la vie de Pourtalès de son enfance à 1919, est composé de «larges fragments» de ses *Mémoires* inachevés (Pourtalès meurt quelques mois après la rédaction de ceux-ci) et d'«extraits» du *Journal*. Les mémoires conduisent le lecteur jusqu'en 1906, le *Journal* prenant le relais pour les années 1912-1919. Quant à la période 1906-1912, importante, semble-t-il, puisque Pourtalès choisit alors de vivre à Paris et de se consacrer à la littérature, nous ne la connaissons pas.

Tout ce que nous savons, de l'aveu même de l'auteur (p. 135), c'est que du printemps 1911 (époque de ses fiançailles) à l'été 1912, il interrompt la rédaction de son *Journal*. On peut donc en conclure qu'il en tenait un régulièrement, mais depuis quand? et jusqu'à quand? la suite de ce livre (l'éditeur nous en promet une) nous en apprendra peut-être plus.

Qui, d'autre part, a choisi les fragments et les extraits ici publiés? comment se présente le manuscrit, où est-il conservé? rien ne permet de le deviner. La place des coupures n'apparaît pas clairement puisque le texte est imprimé de façon continue (à part quelques espaces entre les paragraphes). Des indications typographiques ou, éventuellement, de courtes phrases résumant les épisodes non retenus, sans alourdir la présentation, eussent donné plus de rigueur et de précision à la publication de ces pages.

Faut-il voir dans le petit nombre de notes ainsi que dans l'absence de toute chronologie et d'index, la crainte de donner au public une édition trop savante ne convenant pas à la collection blanche de la NRF? C'est possible, mais regrettable. Sans tomber dans l'érudition et les désavantages d'un texte inutilement chargé, une simple chronologie (et je pense surtout à la période de guerre) aurait permis au lecteur de mieux situer certains passages du texte par rapport à des événements que Pourtalès suggère plutôt qu'il ne les peint, son propos n'étant d'être ni historien ni journaliste.

Nous avons donc affaire à un ouvrage composite dont les deux parties obéissent à une démarche très différente et dont les conditions d'écriture, le ton, le style le sont tout autant.

La première partie du livre est composée des *Mémoires de ma vie* (1881-1906). La rédaction de ces mémoires intervient à un moment particulièrement douloureux. La défaite de la France, en juin 1940, est insoutenable pour cet homme qui a choisi ce pays (il a obtenu la nationalité française en 1912); elle crée en lui un grand déchirement auquel vient s'ajouter l'angoisse ressentie pour son fils dont il est sans nouvelles. L'écriture apparaît alors comme un dernier acte de survie, comme une échappatoire ultime au désespoir.

Il m'a été difficile d'aborder la lecture de ces mémoires en chassant de mon esprit les personnages de la *Pêche miraculeuse*, m'étonnant au contraire parfois de ne pas les rencontrer tous! Ils sont restés si vivants que, le livre refermé, le docteur Nadal et le docteur Marcet (le «vrai») ne font plus qu'un et que la réalité ici dépeinte rejoint la fiction. Mais le lecteur vierge de ces réminiscences trouvera du plaisir à la peinture de cette jeunesse privilégiée, menant une vie studieuse entre Genève, Vevey, Neuchâtel et l'Allemagne, à la fréquentation de ces grandes familles genevoises aux personnages hauts en couleurs, à l'évocation de tout ce monde européen de la fin du XIXe siècle.

La référence au présent et aux conditions pénibles de cette plongée dans le passé ne fait qu'accroître le contraste entre la paix d'un monde passé et privilégié, où l'on pressentait peut-être, sans toujours vouloir les voir en face, les troubles qui s'annonçaient, et la noirceur du présent. A ce point de vue, les pages qu'il consacre à ses séjours d'étude en Allemagne sont importantes pour deux raisons: mieux que d'autres elles témoignent du passage du XIXe au XXe siècle. Pourtalès est conscient d'y avoir vécu la fin d'un monde et d'avoir été le témoin de grands changements dans l'esprit qui y régnait alors: «C'est de 1905 qu'on doit dater ses premiers mouvements décisifs vers la guerre sur l'échiquier européen. L'esprit qui souffla dès lors sur la capitale prussienne était nettement belliqueux. On n'y entendait plus parler que d'armements nouveaux, de renforcements de la flotte, de politique anti-russe, anti-française, et plus encore de la chute attendue de M. Delcassé» (p. 108). C'est aussi à ce moment là qu'il mesure vraiment ce qui l'attache à la France, en qui il reconnaît sa vraie patrie: «Dette lointaine, contractée dès l'enfance à mon insu envers ma langue maternelle, envers l'éducation droite et libre que j'avais reçue, envers l'histoire presque magique de la nation française, envers ses livres, sa poésie, ses idées, sa finesse, sa dextérité de pensée, tout un ensemble de causes enfin dont peut-être je déterminai en moi pour la première fois les effets» (p. 111).

Nous le retrouvons en France (1905-1906), à Paris. Il est «avide de tout voir. De tout connaître. De tout aimer». Mais le récit de cette installation à Paris, de ces années heureuses et insouciantes est assez bref, et ne peut balayer la force du malheur présent: la guerre, la mort de son fils, auquel il consacre les dernières pages de ses mémoires. Son fils meurt en héros au Touquet, tout près de l'endroit où Pourtalès avait été gazé en avril 1915: tragique rencontre de ces deux hommes, à travers deux guerres, y faisant preuve du même sens du devoir, côtoyant la souffrance et la mort. Contre cette douleur, l'écriture ne peut rien. Et on a l'impression que la mort du fils préfigure celle du père, efface toutes les années restant à évoquer, et met fin aux *Mémoires*.

La deuxième partie du livre, le *Journal intime* (1912-1919) est présentée par l'éditeur comme une suite aux mémoires inachevés. Le *Journal* se divise en deux grandes périodes: l'avant-guerre, 1912-1914 (livre I), la guerre et l'immédiat après-guerre, 1914-1919 (livres II et III). Suite peut-être, si l'on s'en tient au seul aspect chronologique, mais entreprise très différente dans la démarche: les

mémoires sont délibérément tournés vers le passé, dans un essai désespéré d'échapper au présent, tandis que le *Journal*, malgré le désir de fixer des souvenirs, va de l'avant, témoigne, en dépit des circonstances dramatiques évoquées dans certaines pages, du caractère constructif de l'auteur, qui pense à l'avenir et à ses projets. Si l'on trouve dans certains passages des pages qui annoncent la *Pêche miraculeuse*, le style est dans l'ensemble moins élaboré que dans les mémoires, œuvre manifestement destinée à la publication, de la main d'un homme qui a derrière lui son expérience et sa carrière d'écrivain.

Dans le livre I (1912-1914), nous voyons Pourtalès partager son temps entre Genève et Paris. Il semble extrêmement soucieux de définir ce que représentent pour lui l'art et l'artiste (ces deux termes apparaissent au moins treize fois en une vingtaine de pages). Il cherche une réponse dans ses lectures (Fromentin, France, Ramuz, Berlioz, Liszt) et dans ses fréquentations: Pierre Loti, Anna de Noailles, François le Grix, secrétaire général de la *Revue hebdomadaire*. De ses recherches et de ses rencontres, il déduit que «*l'Idéal n'est pas le même pour tous*» (p. 138). Il met alors cette découverte en pratique et définit en rédigeant, avec beaucoup de plaisir semble-t-il, ses *Marins d'eau douce*, sa manière à lui d'être un artiste: faire œuvre de finesse, trouver sa vérité dans les détails et les nuances. «Mon but a été de rester toujours dans le vrai, de ne rien donner d'exagéré ou d'impossible, mais de faire *moyen*, et de rester purement dans le domaine de l'art et d'éviter du mieux que j'ai pu l'artificiel et le livresque» (p. 152).

De ce livre je retiendrai deux passages caractéristiques des préoccupations de Pourtalès. Le 11 octobre 1912, il nous parle de Ramuz dont il vient de lire le «Feu à Cheyseron»[1]. Il apprécie ce texte bien que pour lui Ramuz «ne parle pas toujours le français». Il trouve en lui «un artiste, un vrai», un exemple de ce qu'il cherche en somme. La force et le caractère concret du texte de Ramuz l'ont frappé et ses appréciations montrent bien son plaisir: «ça sent la pomme de terre, le rance, le renfermé, le feu d'herbes d'automne. C'est plein de mots simples et pourtant peu *écrits*, de dialogues massifs...»

Le second passage, plus pittoresque, est le récit d'une visite à Pierre Loti dans sa maison de Rochefort où les nombreux valets de pieds en bas mauves, moustachus ou barbus, ne le surprennent pas moins que la mosquée qu'il découvre au premier étage de la maison.

Avec les livres II et III nous changeons de monde et entrons dans le Journal de guerre de Pourtalès.

L'entrée en guerre de la France, la mobilisation, la confusion régnant dans les cœurs, l'affolement, l'émotion extrême des gens séparés par l'inexorable, tout cela reste pour moi lié aux débuts de l'*Eté 1914* de Roger Martin du Gard, contemporain de Pourtalès, et j'ai de la peine à l'imaginer autrement. C'est peut-être une des raisons qui explique que le début de ce journal de guerre de Pourtalès m'ait un peu surpris. Le style léger, mondain, qui caractérise le premier livre convient fort bien aux événements qu'il rapporte. Mais les circonstances ont complètement changé et l'on en vient à se demander si c'est délibérément que Pourtalès adopte ici un ton aussi dénué d'émotion. Faut-il y voir une certaine pudeur, une façon de réagir au choc, de supporter et de s'adapter à une situation nouvelle? Il est possible que des soucis d'ordre pratique, un certain sens de l'organisation, le maintien d'une vie cohérente dans le désordre inhérent

[1] Parue dans la *Bibliothèque universelle* de janvier à avril 1912, cette histoire, restée inédite, peut être considérée comme une première version de la *Séparation des races* (1922).

à une situation de guerre aide à survivre. Ce sens-là ne manque en tout cas pas à Pourtalès qui se montre vite très à l'aise dans la vie militaire, dans ses relations avec ses supérieurs, hommes de sa classe sociale, et qui ne tarde pas à s'y faire sa place.

Nous sommes en septembre 1914. Pourtalès relit Vigny: *Servitude et grandeur militaire* et se livre à quelques considérations sur le soldat de 1914... alors qu'à cette date le bombardement de Reims et de sa cathédrale, l'invasion de la Belgique, la destruction de Louvain ont déjà eu lieu, soulevant l'indignation générale. La mention de ces faits reste très vague. La sous-information des troupes, il est vrai, semble grande et Pourtalès en est le premier conscient: «De cette guerre, la plus meurtrière, la plus effroyable, la plus énorme que le monde ait jamais vue et qui déferle tout près de nous, l'on ne sait *rien*. Une seule chose est certaine: c'est qu'il y a dix jours on se battait à Charleroi et qu'on se bat aujourd'hui à Compiègne ou à Chantilly» (p. 162). Le contraste entre la réalité de la guerre et la façon dont on peut la percevoir dans son journal, à travers la sécheresse des faits rapportés, il la sent lui aussi en relisant ses notes et l'érige même en parti pris: «j'ai relu quelques pages de ce journal et m'aperçois que, somme toute, rien de ce que j'ai écrit ne peut donner une idée de l'énormité de cette guerre, de sa portée, de sa signification. J'ai noté sèchement les grands faits d'ordre général et quelques détails matériels qui m'ont plus particulièrement frappé. Je continuerai d'ailleurs cette manière de faire» (p. 163).

Il poursuit donc son journal dans cet esprit, en artiste et homme de lettres. Il nous fait assister à un concert du pianiste Risler, événement mondain peut-être, mais qui le touche profondément et où la présence de la musique, si importante pour lui, fait oublier la guerre un instant, même si les uniformes du pianiste et du public rappellent la réalité. Il nous parle aussi de ses nombreuses lectures: Stendhal, Flaubert, Tolstoï et de ses activités littéraires qu'il reprend dès janvier 1915: «Je me suis remis à travailler. Esquissé un conte sur l'occupation anglaise à Nieppe. J'avais besoin de cela pour me sentir tout à fait d'aplomb» (p. 169).

Le 26 avril de la même année, il est gazé et va connaître les hôpitaux militaires anglais et français. Cette expérience, assez brièvement rapportée ici, il la fera revivre à son héros Paul de Villars dans le quatrième livre de la *Pêche miraculeuse* avec une sensibilité et une humanité qui sont la marque de ses personnages. Cette attention à la souffrance, cette qualité d'émotion n'apparaissent que très peu dans le *Journal*. A ce point de vue, l'on pourrait craindre qu'un lecteur ne connaissant de Pourtalès que ces pages, qu'il ne destinait peut-être pas à la publication, passe à côté de sa vraie personnalité et méconnaisse ses qualités de cœur.

Les missions qu'il accomplit dans l'immédiat après-guerre nous valent les pages les plus intéressantes de son *Journal*. Le style en est très différent, avec des récits plus détaillés, plus animés où le pittoresque et l'émotion contrastent avec les notes brèves qui en caractérisaient le début. Sa visite à Strasbourg, par exemple (pp. 192-200), décrivant l'accueil de la population alsacienne aux autorités françaises, deviendra le sujet d'une très belle lettre de son héros de Villars à son oncle Léopold. Quant aux pages consacrées à ses missions en pays occupé et dans les régions dévastées de France et de Belgique, elles ne sont pas inédites. Pourtalès les a publiées sous le titre «Le Trésor du vaincu et les ruines du vainqueur» dans la *Revue hebdomadaire* des 5 et 29 avril 1919. «L'étonnant voyage» débute par une croisière de rêve sur le Rhin; un traité d'histoire de l'art dans une poche, des vers de Goethe dans l'autre, Pourtalès retrouve, le long des rives du Rhin, la culture allemande et ses légendes. La prospérité de cette région qui sort de la guerre, apparemment intacte, ses habitants à l'air bien nourri, l'abondance

qui semble régner le surprennent: déjà on pressent en voyant les usines prêtes à fonctionner, le danger d'une Allemagne préparant son réarmement et sa revanche. Mais le rêve fait vite place au cauchemar et à la stupeur lorsqu'on quitte la Rhénanie pour la Belgique et le Nord de la France. Les ruines, les champs de batailles, les routes bordées de tombes, les usines détruites ont transformé le pays en un paysage lunaire; c'est le «voyage au pays des morts» dont Pourtalès rendra compte au maréchal Pétain sa mission terminée. «Les temps militaires sont clos» (p. 251), il peut se remettre à son travail d'écrivain.

Il faut pour apprécier *Chaque mouche a son ombre* à sa juste valeur relire la *Pêche miraculeuse*. Les *Mémoires* en reprennent en effet le sujet, la jeunesse de Pourtalès, épurée de tout élément romanesque, dans une recherche de vérité et un souci de réalisme, alors que le *Journal* prépare, à l'insu de l'auteur peut-être, la matière future du roman en en fixant certains événements, quelques pages d'histoire et des personnages qui, déguisés parfois, donneront au roman son authenticité. Considéré sous cet angle, à la fois source et retour aux sources, distance par rapport à la création et naissance de celle-ci, cet ouvrage acquiert une unité que la juxtaposition d'œuvres si différentes de ton et de propos risque de masquer.

Marianne Perrenoud.

Louis JUNOD, *La double vie du pasteur Berne*, Lausanne, Payot 1980, 117 p. (Collection Histoires d'Ici).

En 1940, quand il débuta dans la carrière universitaire, le professeur Louis Junod consacra sa leçon inaugurale de privat-docent à Antoine Berne, étudiant à l'Académie de Lausanne[1]. Quarante ans plus tard, il revient à ses premières amours, ce qui nous vaut un petit livre plein de charme et riche en renseignements inattendus.

Car Antoine Berne (1743-1797) est un personnage curieux. Tel le dieu Janus, il possède un double visage et regarde dans des directions divergentes. Il se présente en premier lieu comme un homme de Dieu, sous les traits d'un étudiant en théologie d'abord, puis sous ceux d'un suffragant et enfin en qualité de pasteur titulaire de la paroisse de Fiez. Suivre son cheminement ecclésiastique, c'est retrouver les événements et les préoccupations qui, sous le régime bernois comme de nos jours, ponctuaient l'existence des ministres du Saint Evangile.

Mais simultanément, Antoine Berne exerce une seconde activité: il est marchand de vins. Il vend non seulement le produit de ses vignes, mais aussi des crus qu'il achète à Lavaux et dans d'autres régions viticoles; il les écoule à Fribourg ou en Suisse alémanique. Ce commerce est loin d'être un passe-temps accessoire. Souvent Antoine Berne abandonne ses paroissiens pour rendre visite à des fournisseurs ou à des clients. Il doit par ailleurs procéder à des opérations financières parfois délicates, qui sans doute devaient absorber son attention tout autant que la préparation des sermons du dimanche.

[1] Louis Junod, «Antoine Berne à l'Académie de Lausanne», *Etudes de Lettres*, N° 44, 15e année (1951), pp. 12-33.

Pourquoi a-t-il ainsi embrassé une double carrière? On a peine à répondre avec certitude. Sensible aux douceurs de la vie (parlant de ses années d'études, M. Junod n'hésite pas à le qualifier de *dandy*), il se contentait peut-être malaisément de ce que lui procurait l'exercice du ministère pastoral. Généreux de nature, aimant les jeux et les loteries, il fut fasciné, semble-t-il, par les attraits de l'argent et, bien qu'il fût de santé délicate, séduit davantage par les risques que court le négociant que par les satisfactions de la méditation théologique.

Eprouva-t-il des doutes quant à l'opportunité de concilier deux activités si peu compatibles? La question reste posée. Il serait sans doute injuste d'affirmer que, comme frère Jean des Entommeures, Antoine Berne préférait le service du vin au service divin. Il n'a d'ailleurs rien de rabelaisien. Disons simplement que ses pérégrinations et ses démêlés de marchand piquent la curiosité plus que sa fidélité de pasteur. Si nous connaissions l'intensité de sa foi chrétienne, sans doute y verrions-nous plus clair.

Le livre de M. Junod présente donc une énigme. Il est aussi un agréable pèlerinage en terre vaudoise à la fin de la domination bernoise.

Ernest Giddey.

Helvetische Steckbriefe, «47 Schriftsteller aus der deutschen Schweiz seit 1800», bearbeitet vom Zürcher Seminar für Literaturkritik mit Werner Weber. Artemis Verlag, Zurich et Munich, 1981, 320 p.

La section de «critique littéraire» de l'Université de Zurich a présenté ce printemps une exposition littéraire conçue comme une première ébauche de ce que devrait être, en Suisse, une «maison de la littérature».

Préparés par des étudiants, cette exposition et son catalogue proposent, d'abord, une conception de l'histoire littéraire inspirée de Jacob Burckhardt: il faut que chaque siècle établisse globalement la connaissance de son passé intellectuel, connaissance qui, à la génération suivante, deviendra elle-même historique et entrera dans l'héritage culturel d'un peuple. Seuls les barbares gardent intact et fermé leur donné culturel: ce sont aussi les seuls à vivre sans conscience historique.

Les rédacteurs prennent le parti de laisser de côté les noms célèbres de la littérature suisse alémanique (Keller, Spitteler, Walser par exemple), pour présenter des auteurs mal connus, entre 1760 et 1960 environ. Ce parti suscite chez le spectateur et chez le lecteur des questions que la «grande» littérature ne leur pose souvent pas: quel rôle jouent le souvenir et la reconnaissance du passé dans le processus créateur de l'époque présente? Comment tenir compte de l'historicité des jugements de valeur qui classent les œuvres en catégories parfois définitives: les importantes et les mineures? Dans quelle mesure les œuvres mineures ont-elles été nécessaires à la parution des grandes œuvres? Quelles sont les circonstances grâce auxquelles une œuvre a pu ou non, à une certaine époque, être publiée? Quelle attention accorder aux écrits de tous les peintres-écrivains, musiciens-écrivains, scientifiques, journalistes qui laissent une œuvre inachevée, fragmentaire, souvent non publiée? Ces questions furent aussi pour les collaborateurs de Werner Weber, qui le dit dans son avant-propos, des lignes d'orientation dans l'étude des quarante-sept auteurs choisis.

Le titre ironique du catalogue, *Mandats d'arrêt helvétiques*, veut souligner le caractère limité de l'entreprise, qui n'a rien d'une enquête systématique et synthétique portant sur deux siècles de littérature suisse alémanique. Les collaborateurs se gardent bien de toute interprétation en choisissant de présenter les auteurs dans l'ordre alphabétique et non chronologique: ce qui peut surprendre quand on sait les prétentions historiques que pose l'avant-propos. Rien pourtant ne nous interdit de tracer quelques lignes, hasardeuses peut-être vu les limites du recueil, qui indiquent certaines tendances historiques de ces deux siècles.

On mesure le changement radical qui a marqué la Suisse alémanique entre 1760 et 1960 à quelques traits parfaitement antithétiques d'un des plus anciens et du plus jeune des auteurs présentés: J.G. von Salis-Seewis, né en 1762, et A.X. Gwerder, né en 1923; le premier passe presque quinze ans de sa jeunesse comme officier dans l'armée française, car l'état militaire lui semble être le seul où l'on puisse vivre en vrai chrétien et être utile à son prochain; le second subit l'école de recrues comme le grand choc de sa vie et écrit un poème à ce propos: «Ça sentait horriblement le militaire, le petit déjeuner coriace pris par centaines, et un désir de sexe se tordait au-dessus de cette enfance cruelle qui fleurissait au pas cadencé.»[1]

Von Salis est consacré «poète national», Gwerder rompt toutes relations avec la Suisse après une critique et une parodie méprisantes d'un de ses poèmes parus en 1952 dans le journal *Die Tat*; il fuit à Arles où il se suicidera à l'âge de vingt-neuf ans. Von Salis, lui, malgré de grandes difficultés matérielles lors de son «exil» forcé à Berne, parvient à rentrer en 1803 aux Grisons, son canton d'origine, où il exercera de hautes fonctions politiques.

Les caractéristiques de la vie de ces deux poètes sont représentatives de deux grands moments historiques de la Suisse, qui regroupent un grand nombre des auteurs présentés.

Comme von Salis-Seewis, la plupart des écrivains et artistes nés au XVIIIe siècle et jusqu'en 1850 — U. Hegner, D. Hess, A. Ott, F. von Tschudi, J.J. Welti — font partie d'organes politiques importants de leur canton ou de leur ville. Par contre un courant de «dissidence» sociale et politique se dessine nettement chez de nombreux auteurs nés vers 1870. Le pionnier de cette génération est A. Dietsch: né en 1807, c'est en Amérique significativement, et sur des bases utopiques, qu'il tentera de réaliser son idéal de société sans propriété privée ni privilèges personnels; il fonde près de Saint-Louis une colonie suisse de peu de durée, «Neu-Helvetia». Ses successeurs agiront, eux, surtout en Suisse: refusant les conventions, ils sont des innovateurs dans de nombreux domaines: F. Brupbacher, antimilitariste, révolutionnaire, féministe, s'efforce durant toute sa vie d'instaurer une réforme sexuelle; J. Bührer tente de créer un théâtre national suisse destiné à toutes les couches de la population, financé par un impôt fédéral du théâtre; R.J. Humm, communiste jusqu'en 1936, fonde à Zurich le «Rabenhaus», une maison où artistes suisses et allemands émigrés peuvent se rencontrer

[1] «Es roch entsetzlich
nach Militär, nach ledernem
Frühstück zu Hunderten, und eine
Sehnsucht nach Geschlecht
krümmte sich zusammen über der
grausamen Kindheit, die aus
Taktschritten blühte—»
Land über Dächer. Nachgelassene Gedichte, Arche, Zurich, 1959, p. 29.

pour toutes sortes d'échanges; C.A. Loosli, qui se veut «citoyen du monde», fait un rapport accablant, qui fera scandale, sur les maisons d'éducation en Suisse; K. Farrer, historien de l'art marxiste, prend parti pour l'URSS, puis contre elle en 1968 lors de l'invasion de la Tchécoslovaquie; à sa mort, un hommage lui est rendu, et à d'autres comme lui, rebelles, anti-bourgeois, provocateurs, qui ont apporté à la Suisse un enrichissement culturel remarquable, mais dont on ne consent à prendre connaissance que lorsqu'ils ne sont plus là!

A.X. Gwerder est quant à lui un représentant important d'un groupe d'auteurs et d'artistes très indépendants (A. von Matt, H. Morgenthaler, P. Haller, M. Pulver, J. Senn entre autres) qui se préoccupent essentiellement de questions artistiques ou scientifiques. Nés, à part J. Senn, vers 1900, ils ont deux points communs: le goût du voyage et de la vie à l'étranger ainsi qu'une certaine difficulté à vivre qui se traduit par un recours à diverses psychothérapies, par un abandon de toute création, ou plus tragiquement par la folie ou le suicide. L'intérêt porté aux sciences psychologiques se manifeste particulièrement dès 1900: ainsi O. Pfister, ami et correspondant de Freud, tente durant toute sa vie d'intéresser les théologiens à la psychanalyse. Mais en 1949 il constate son échec: les théologiens préfèrent encore s'occuper de questions de dogme et de droit ecclésiastique plutôt que de l'âme humaine.

On parle fort peu d'œuvres littéraires au sens strict dans ce livre-catalogue, fait de résumés biographiques, de bibliographies et de nombreux documents iconographiques qui montrent combien l'écriture était pour beaucoup de ces hommes un moyen parmi d'autres de vivre et d'exprimer leur engagement et leurs conflits. Des vies d'hommes — et de six femmes seulement! — apparaissent au travers de ces présentations où la pluralité des moyens d'information permet à la biographie de rejoindre l'histoire, parfois sous ses aspects les plus concrets: quel enseignement ne trouve-t-on pas à la comparaison d'un portrait de famille de 1780 à un autre de 1940! Des vies souvent en marge, toutes de projets, d'idées, d'innovations, de conflits qui semblent fermenter encore derrière l'oubli qu'une époque et une société timorées leur ont trop vite imposé. Ces artistes ont souvent connu l'échec, et pourtant les idées qu'ils ont lancées et dont nous vivons aujourd'hui reprennent soudain à nos yeux leur force et leur vigueur premières. Impossible donc que ces hommes se laissent enfermer dans des jugements de valeur définitifs, comme c'est le cas souvent pour les grands écrivains, qui deviennent le monument qu'est leur œuvre.

La Suisse romande trouverait sans doute elle aussi grand profit à tenter quelques incursions dans ses «innombrables ruelles et arrière-cours», selon un mot de Samuel Johnson cité par Werner Weber.

Claire Jaquier.

Swiss-French Studies. Etudes romandes, Acadia University, Lancelot Press, Wolfville, 1980, vol. I, n° 1, 100 p.

Ce titre bilingue est celui d'une nouvelle revue d'études littéraires digne de retenir l'attention de tous ceux qui portent intérêt à la littérature de la Suisse romande. En effet, ce périodique publié par l'Université d'Acadia a été créé dans le but d'étudier la culture littéraire de la Suisse romande. Dirigée outre-Atlantique par les professeurs D. Bevan, F. Ledwidge et H.-D. Paratte, *Swiss-French Studies* se présente aussitôt comme un trait d'union entre deux pays éloignés, mais frères quant aux problèmes rencontrés par une culture d'expression française minoritaire au sein d'une communauté linguistique plus importante.

Au sommaire du numéro 1 (mai 1980) figure un important dossier sur Corinna Bille, en hommage à «la grande dame des lettres romandes», disparue le 24 octobre 1979. Christiane Makward, dans «Trois heures d'un après-midi en Valais», rapporte la rencontre qu'elle a eue avec Corinna Bille, au chalet des Vernys, domicile de la poétesse, le 4 août 1978. Ce témoignage autobiographique débouche sur une réflexion dans laquelle C. Makward constate que C. Bille, dans ses contes, joue de tous les registres de l'érotisme au féminin et qu'elle fait passer l'interdit par des détours rhétoriques: le délire, la légende, la rêverie. «Créer des situations, des coïncidences, aux limites du fantastique sans les pénétrer, ancrer la fable dans le quotidien, pour cela Corinna Bille exploite l'aberrant authentique, le fait divers, la fête, la folie, la soumission naïve aux pouvoirs imaginés de l'autre.»

Monique Moser-Verrey, dans «Les Forêts de Corinna», oriente son analyse autour d'un thème qu'elle devine obsédant: les Forêts.

Le dossier sur Corinna Bille est complété de «Notes bibliographiques sur S. Corinna Bille», reproduites d'un excellent travail d'Isabelle Quinodoz.[1]

Michael Bishop, dans «Swords above the trees: the poetics of Philippe Jaccottet», se préoccupe du langage poétique conçu par ce poète, langage qui montre finalement les questions et incertitudes du monde. Philippe Renaud expose ensuite quelques lignes directrices de la recherche velanienne dans «Yves Velan et la recherche fondamentale». Passant de *Je* à *La Statue de Condillac retouchée*, pour arriver à *Soft-Goulag*, Philippe Renaud, à travers une étude complexe, en arrive à établir: «La méthode velanienne consiste à feindre d'écrire en accord avec des discours existants, révolutionnaires ou normatifs peu importe, qu'en sous-main il fait s'effrondrer et/ou signifier par leur coexistence au cours d'un même récit.»

Ce premier numéro contient encore un article de Bettina Knapp, «Liquid essences in Catherine Colomb's presences/transparencies: *Le Temps des anges*» et une réflexion de G.-A. Chevallaz, «Politique régionale et fédéralisme».

Cette nouvelle revue universitaire est en somme une revue de très bonne tenue, que l'on aurait tort de négliger, étant donné que son champ d'étude concerne une littérature qui nous touche de très près, son but visant à stimuler débats et recherches sur les problèmes culturels romands. Sa formule francophone lui permet de connaître une plus large diffusion, source de meilleure connaissance.

Jean-François Thomas.

[1] Isabelle Quinodoz, «Ecrivains contemporains du Valais romand. Essai de bibliographie», in *Annales valaisannes*, 2e série, 52e année, 1977.